Un fou noir au pays des Blancs

PIE TSHIBANDA

Il se dit « un fou noir au pays des Blancs ». Par sa verve, sa naïveté feinte, Pie Tshibanda nous interpelle, il nous interroge. Il questionne nos certitudes. Il nous fait rire. De lui, mais surtout de nous. Car le fou intrigue. Le fou amuse. Le fou c'est aussi, comme au temps des rois de France, celui qui dit la vérité, celle que le monarque ne veut pas toujours voir, celle que ses courtisans lui dissimulent.

En une heure de spectacle mené tambour battant, Pie Tshibanda, écrivain, professeur, psychologue, cadre d'entreprise, réfugié politique congolais et maintenant artiste de music hall, égrène des généralités sur le monde et des témoignages très personnels sur sa vie. Il nous montre que si le rire est le propre de l'homme, il peut également être le meilleur moyen de rencontrer l'autre, sans œillère et sans préjugé. Bravo l'artiste !

Un rapide calcul : 1951-2015. L'homme qui est sur scène flirte avec les 65 ans. Et pourtant l'énergie dont il déborde, la vivacité de sa gestuelle, les mimiques et expressions qui illuminent son visage, ont quelque chose de juvénile. Tout comme sa tunique jaune et bleu qui, telle un soleil dans le ciel, rayonne sur scène. L'histoire de Pie Tshibanda pourtant, n'a pas toujours été lumineuse. Originaire de Kolwezi, au Katanga, il a connu la guerre civile, les menaces de mort, sur lui et sa famille, la peur, la fuite. Puis il a rencontré le monde occidental, la Belgique qui tantôt lui a ouvert les bras, tantôt les a fermés.

Je vivais tranquillement au Congo, dans une ville où j'avais construit ma vie. Et puis un jour de 1991, des leaders politiques ont décidé que les personnes originaires du Kasai étaient devenues indésirables au Katanga. On nous a dit : « Faites vos valises, et partez. » On nous demandait de rentrer au Kasai, où certains parmi nous n'avaient jamais mis les pieds. Moi j'étais né au Katanga, comme beaucoup d'autres. Le jour où trois hommes sont venus me chasser de mon bureau, je leur ai demandé : « De quel droit...? » Ils m'ont dit : « Ou vous sortez de vous-même en marchant sur vos deux pieds ou c'est

nous qui vous sortons, et ce sera les pieds devant. » J'ai préféré sortir debout...¹

Cette histoire, c'est elle qui aujourd'hui alimente l'inspiration artistique de Pie. D'un drame, d'une tragédie, qu'il narre avec ses mots, il tisse une complicité avec son spectateur. On rit de bon cœur, quand il nous regarde droit dans les yeux et nous redit : « J'ai préféré sortir debout. » Pourtant c'est bien d'une purification ethnique qu'il est en train de nous parler.

Textes littéraires, bandes dessinées et surtout sketches, la plume de Pie est alerte. C'est en montant sur les planches qu'il s'est fait un nom en Belgique. Et pour cause. Son humour est unique. Sa manière de nous interpeller, de nous surprendre aussi. Au travers de son regard, on se sent différent. Pie se pose en observateur extérieur et bienveillant de notre société et, comme Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, nous conduit à nous voir autrement.

Il poursuit son témoignage : *Ce jour-là mes enfants sont revenus de l'école en pleurant : « On nous a chassés parce qu'on est Kasaiens. » Il fallait prendre le train, faire 1 000 km pour retourner au Kasai ! Un voyage qui, pour certains, pouvait durer un mois. En Europe, quand je vais dans une gare et que le train est annoncé avec un retard de 5 mn, je vois des gens en colère. Pendant la guerre, chez nous, le train était parfois en retard d'un trimestre... Et quand le train arrive, seuls les jeunes trouvent de la place, car ils sautent par les fenêtres.*

Pie ne nous agresse pas, il ne nous critique pas. Il nous amène à réfléchir sur nous. Ne sommes-nous pas des enfants gâtés, nous qui pestons contre le moindre train en retard sans réaliser la chance que nous avons de vivre dans des pays où tout fonctionne à peu près correctement ? Il nous fait partager sa philosophie de l'existence où l'on accorde finalement peu de poids aux contingences extérieures... On s'adapte.

Balle à terre, c'est sans doute l'expression qui sera revenue le plus souvent dans son spectacle. *Balle à terre*, nous redira Jérôme Vignon dans sa conclusion. *Balle à terre*, c'est ce qu'il faut faire quand on est énervé, dans la vie, en couple. Quand la pression monte. Et puis, finalement, on se demande si cela vaut bien la peine de s'énerver. Alors on dit *Balle à terre*, on se pose, on se calme.

¹ Les passages en italique sont extraits de son spectacle.

En savoir plus : www.creadiffusion.net/spectacles/un-fou-noir-au-pays-des-blancs

Pie pointe du doigt nos habitudes de pays riche. *La première fois que je prends le train en Europe, je suis frappé par la scène d'une femme frêle tractée par un molosse. L'assistance éclate de rire. Je demande à mon compagnon : « Pourquoi elle marche comme ça ? » Il me répond : « En Europe, le chien mange tellement bien qu'il est costaud. Alors il tire. » Le chien d'Afrique, il est maigre. Le chien d'Europe, il est gros. Ils mangent bien les chiens en Europe. Ils n'ont pas faim. Mais quand un immigré arrive chez vous, vous dites : « Il vient manger notre pain. » Les rires se sont tus. Un animal, c'est un animal, mais un homme, c'est un homme, nous rappelle Pie avec ce bon sens qui le caractérise.*

Les anecdotes se suivent. Certaines amères : *Il y avait deux files à l'aéroport. Une où les gens se bousculaient. L'autre qui s'écoulait paisiblement. Une file "Schengen" et une autre multicolore. J'ai pris la file des gens respectables. Quelqu'un vient vers moi : « Que faites-vous dans cette file ? » Pour la première fois, je découvre que je suis noir. Avant je pensais que j'étais un homme tout simplement. Ma couleur je la vois dans votre regard. Mais il y a aussi tous ces moments d'accueil et de rencontre. Car, comme le dit Pie tout au long de son récit : *Parmi vous, il y en a qui sont gentils.* Il nous narre son arrivée au village en Belgique. *Je prends une rue au hasard. Je m'arrête à la première maison et je sonne. Un homme ouvre, il me regarde. J'ai fait : « Bonjour Monsieur. » Il me dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? » Je lui dis : « Je suis nouveau dans le village. » Il me dit : « Vous avez quelque chose à vendre, vous voulez quelque chose ? » Je lui réponds : « Non, je voulais juste vous dire que je suis là. » Je sonne à la seconde maison et l'autre restait sur le palier pour voir comment son voisin allait réagir. Le voisin me dit : « Vous voulez rentrer chez moi... » Vous voyez, les Européens gentils, ça existe. J'en rencontre de temps en temps.[...] Et puis je suis allé voir le curé du village. Je lui demande une faveur : « À la fin de la messe, vous m'appelez devant et me donnez la parole deux minutes. » Le curé me dit : « On ne fait pas ça ici. » Je lui réponds : « Mais c'est parce que je n'étais pas encore là ! (rires, applaudissements). Dimanche à la messe, je prépare mon speech de deux minutes, parce que je ne veux pas déranger. Ils entonnent un chant : « Laisserons-nous à notre table un peu de place à l'Étranger ? Trouvera-t-il quand il viendra un peu de pain et d'amitié ? Ne laissons pas mourir la terre. » Ce n'était pas tombé dans les oreilles d'un sourd. À la fin de la messe, je leur ai dit : « L'étranger dont il a été question dans votre chant n'était pas loin.**

Me voici. Y a-t-il un peu de place à votre table pour moi ? » Je me présente brièvement et j'entends des applaudissements. Et à partir de là, tout a changé pour moi.

Des « gentils », Pie, grâce à sa propre gentillesse, va en rencontrer beaucoup. Par sa différence, il parvient à faire tomber des murailles, à faire éclore dans le regard de l'autre l'envie de découvrir l'étranger. Il y a ceux qui ont organisé une fête pour accueillir sa famille quand sa femme et ses enfants ont pu le rejoindre. Et le jour où il est devenu citoyen d'honneur de Brabant et Officier de l'Ordre de Léopold. Véritable consécration pour un homme arrivé sans rien, avec un statut de réfugié. Des gentils, il en a même rencontré dans son fol exil depuis le Congo. Comme ce congolais qui, bien qu'étant de l'autre camp, lui a conseillé de se mettre à l'abri.

Pie pouvait encore tenir quatre heures, mais le temps tourne. Nous ne l'avons pas vu passer. Pris par les talents de conteur de l'Africain, par sa verve, par son verbe, un peu sonnés par les gentilles petites leçons de morale qu'il vient de nous asséner. Il était temps de passer la parole au public pour un échange.

– *Vos enfants ont-ils envie de rester en Belgique ou de retourner au pays ?*

PIE TSHIBANDA : L'idéal serait de rentrer au pays. Mais les gens qui nous ont fait partir ont encore du pouvoir. Dans cette guerre civile, nous avons eu 200 000 morts ; personne parmi les instigateurs n'a été jugé. Certains craignent qu'un jour ou l'autre le Tribunal international ne s'empare de l'affaire. Dans ce cas-là, je pourrai témoigner. Je reste donc le témoin gênant. Le moment n'est pas encore venu pour que je rentre. Mes enfants, quant à eux, sont des citoyens du monde ; ils iront là où le vent les mènera.

– *Qu'est-ce qui vous a amené à raconter votre histoire ?*

PIE TSHIBANDA : Je ne me suis pas levé un matin en me disant : tiens je vais raconter mon histoire. Mais entre le moment où j'ai été accepté en Belgique et le moment où ma femme est venue me rejoindre, ça a pris trois ans. Trois ans, c'est long, on souffre. Que faire de cette souffrance ? Se morfondre, être agressif ? Moi quand je souffre, je sors un papier et j'écris. Et quand j'ai écrit, j'ai reçu des témoignages des lecteurs : « Mais, c'est de moi que tu parles. » Alors je me suis rendu compte que mon histoire avait une dimension univer-

selle. Et j'ai publié un livre : *Un fou noir au pays des Blancs*¹. Et puis je me suis retrouvé au milieu d'une manifestation de sans-papiers. On m'a donné la parole pendant dix minutes. Les gens m'écoutaient. Tout le monde se marrait. Des professionnels du spectacle sont venus me voir et m'ont conseillé de faire de la scène. Cela fait quinze ans que je témoigne... c'est venu tout seul.

– *Vous avez créé une « École du devoir », de quoi s'agit-il ?*

PIE TSHIBANDA : Je viens d'une société où la respectabilité croît avec l'âge. Plus on vieillit, plus on est sacré. En Occident, vous avez des enfants rois. Vous ne savez plus leur dire non. J'ai vu un enfant de 8 ans qui hurlait et qui invectivait sa mère tout simplement parce que cette dernière lui rappelait qu'il était temps de faire son devoir. Je me suis senti mal : ce n'est pas comme ça qu'on parle à une maman ! Et c'est pour cela que j'ai créé « l'École des devoirs ». Mon rôle : rappeler aux parents les principes de base de l'éducation, apprendre aux enfants qu'on fait aussi des choses par devoir et pas seulement parce qu'on a envie. J'ai donc créé cette école itinérante pour apprendre aux enfants belges le sens du devoir. J'ai expliqué mon projet au maire et c'est la commune qui m'a procuré un bus et trouvé un salaire pour mettre le projet en œuvre.

* Éditions Le Grand Miroir, 2007.